

Préface

« Un langage à moi pour ces choses à moi¹ »

« Tous les mots ne sont-ils pas faits pour ceux qui sont lourds ? Tous les mots ne mentent-ils pas pour ceux qui sont légers ! », proclame le Zarathoustra de Nietzsche². La désignation linguistique est une entrave permanente à l'exercice rigoureux de la pensée, et, comme telle, elle est l'ennemie du philosophe. La défiance radicale qu'exprime Zarathoustra représente l'une des bases fondamentales de la réflexion nietzschéenne, dont on trouve de fait la trace tout au long de sa carrière intellectuelle. « *Les mots nous barrent la route* », affirme encore *Aurore* de la manière la plus catégorique³. « Les mots » : par ce verdict, en effet, Nietzsche n'entend pas dénoncer simplement une classe particulière de termes trompeurs. C'est bien la sphère du signe linguistique dans son ensemble qui se trouve mise en cause, comme le souligne fermement déjà *Le voyageur et son ombre* : le langage tout entier est un « *danger pour la liberté de l'esprit* » ; « Chaque mot est un préjugé⁴ », et fait obstacle à la finesse de l'analyse philosophique. Et ce à deux égards en particulier.

Nietzsche insiste d'abord sur ce fait que l'usage courant de la langue masque bien plus les difficultés philosophiques qu'il ne les révèle, ou n'en facilite l'élucidation. Pire encore, le mot rassure. C'est là son vice majeur. Il suscite la confiance. Familier, il désarme l'interrogation ; ce faisant, il détourne l'attention des zones d'ombre, de l'énonciation, de la problématique : « Nous mettons un mot là où débute notre ignorance — [...] par exemple le mot “je”, le mot “faire”, le mot “souffrir”⁵. » À peine un problème a-t-il été « effleuré » que son approfondissement rigoureux se trouve arrêté précisément par la position d'une désignation, apaisante sans doute et prétendument éclairante, mais qui ne le résout cependant en rien : « Maintenant, dans tout effort de connaissance, on trébuche sur des mots pétrifiés, et le choc rompra plus facilement

1. GM, Préface, § 4.

2. APZ, « Les sept sceaux », § 7.

3. A, § 47.

4. HTH II, « Le voyageur et son ombre », § 55.

5. FP XII, 5 [3].

la jambe que le mot¹. » La dénomination prétend révéler plus qu'elle ne saurait légitimement offrir. Le mot est obèse. Soucieux de probité, et pour cela de précision, le penseur authentique exige l'économie ; « un mot gros et gras substitué à un svelte point d'interrogation² » éveillera toujours sa méfiance. Il existe en effet des mots vides, aussi creux que les idoles qu'ausculte le philosophe-médecin, des mots qui ne renvoient à rien dans la réalité : le mot « être³ », les mots « loi de la nature⁴ ». Il existe des mots flous ; en est-il même qui échappent à ce défaut, du reste ? « Comme si tous les mots n'étaient pas des poches dans lesquelles on a mis tantôt ceci, tantôt cela, tantôt plusieurs choses d'un coup⁵ ! » Il existe, en abondance, des mots myopes ; et des mots redondants. Le langage est bavard, et parle souvent sans discernement. Il lui arrive de bégayer, plus qu'il ne le pense. Il est fréquent que, dans son usage ordinaire, la langue recoure à des vocables distincts, sans rapport apparent, pour désigner en fait, sans le marquer ni permettre au locuteur de s'en aviser, une seule et même réalité. « Étonnement » et « peur » pourraient bien être deux mots pour une seule chose⁶ ; de même « imagination » et « raison »⁷ ; de même encore « convoitise » et « amour »⁸, « vouloir » et « commander »⁹, « oublier » et « assimiler »¹⁰, ou encore « pitié » et « appropriation »¹¹. Le mot masque les relations entre les réalités. Loin de faciliter notre orientation, il nous maintient sournoisement dans la confusion.

1. A, § 47.

2. GM, III, § 16.

3. « L'être est une fiction vide » (*CId*, « La "raison" en philosophie », § 2).

4. « Cette "conformité de la nature à des lois", dont vous, physiciens, parlez avec tant d'orgueil, comme si — ne repose que sur votre commentaire et votre mauvaise "philologie", — elle n'est pas un état de fait, pas un "texte", mais bien plutôt un réarrangement et une distorsion de sens naïvement humanitaires avec lesquels vous vous montrez largement complaisants envers les instincts démocratiques de l'âme moderne ! [...] Mais comme je l'ai dit, c'est de l'interprétation, non du texte » (*PBM*, § 22).

5. *HTH II*, « Le voyageur et son ombre », § 33.

6. *FP XII*, 7 [3].

7. *FP A*, 3 [129].

8. *GS*, § 14.

9. Voir par exemple *FP X*, 25 [346].

10. *GM*, II, § 1.

11. *GS*, § 118.

Il faut d'autre part garder à l'esprit, pour lire Nietzsche, cette idée, bien plus spécifique, que loin d'être un instrument d'expression neutre, le langage est porteur de valeurs, donc d'interprétations et de choix. Il impose de ce fait une perspective particulière qui conditionne la vision de la réalité, et en particulier la logique de son découpage. Là où nous nous imaginons naïvement « réellement tenir dans le langage la connaissance des choses¹ », il nous faut au contraire comprendre que l'usage ordinaire du langage induit, quoique nous en ayons, des manières de penser et « d'apprécier » particulières : « *la manière dont on nomme les choses*, écrit Nietzsche en ce sens dans *Le gai savoir*, compte indiciblement plus que ce qu'elles sont² ». Par là, il souligne le fait que la désignation infléchit la compréhension de ce à quoi elle se réfère. De ce fait le langage ne saurait permettre de restituer adéquatement tout type de pensée, déficience qui s'avérera dramatique dans le cas où celle-ci prétend justement s'affranchir des préjugés et mettre en question les valeurs inaperçues que ce langage recouvre. Le philosophe apparaît ainsi, d'emblée, inéluctablement « pris dans les filets du langage³ ».

Mais ce premier constat désenchanté n'a nullement pour contrepartie une résignation fataliste, qui se contenterait de prendre acte de l'impuissance du philosophe, tragiquement immobilisé par un obstacle impossible à contourner au moment où il entend communiquer ses pensées. Et tel est, chez Nietzsche, le point essentiel. Dès le début des années 1870, le philosophe évoque en effet la possibilité d'une *recréation* de la langue, dont on a négligé les multiples possibilités, et dès lors l'exigence pour le penseur de « se faire sa propre langue⁴ ». Revenant des années plus tard sur l'ensemble de son œuvre, il précise dans l'un de ses tout derniers textes : « Avant de m'avoir lu, on ne sait pas ce que l'on *peut* faire de la langue allemande — ce que l'on peut faire, en général, du langage⁵. » Cette affirmation d'*Ecce Homo* indique assez que, si Nietzsche bouleverse radicalement la problématique

1. *HTH I*, § 11 : « *Le langage, science prétendue* ».

2. *GS*, § 58.

3. *FP CIn I-II*, 19 [135]. Cf. *FP CIn III-IV*, 6 [39] : « Les mots sont les corrupteurs des philosophes, ils se débattent dans les filets du langage. »

4. *FP CIn III-IV*, 37 [7].

5. *EH*, « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 4.

philosophique, il ne réforme pas moins profondément la langue de la philosophie. Ces deux exigences sont du reste profondément solidaires : entrer dans l'univers de pensée nietzschéen impliquera avant toute chose de s'aventurer dans une logique d'expression nouvelle, de se familiariser avec ce que l'auteur d'*Ainsi parlait Zarathoustra* désigne comme un « nouveau langage » qui seul serait susceptible de transcrire « un nouvel ordre d'expérience¹ » ; ou bien encore comme un « langage personnel² », seul capable de dire sans le trahir un mode de pensée original, car indépendant — l'indépendance est la première vertu du philosophe à l'esprit libre — et qui ne saurait en effet s'exprimer dans l'usage *commun* de la langue. Il est nécessaire que le philosophe dispose d'un mode d'expression spécifique : « Un langage à moi pour ces choses à moi³. »

Or s'il est vrai, comme il en fait lui-même l'aveu, que Nietzsche fait usage d'un idiome spécifique qui se distingue du tout au tout de la pratique linguistique ordinaire de ses prédécesseurs, il faut dire que son lecteur se doit en conséquence d'affronter une difficulté de déchiffrement majeure, que l'on peut à bon droit comparer à celle que poserait la lecture et la compréhension d'un texte écrit dans une langue étrangère et encore inconnue. Il apparaît dès lors clairement que nul philosophe ne réclame plus que Nietzsche la constitution d'un dictionnaire qui permette d'éclairer l'originalité et la nouveauté de sa langue, et d'explicitier notamment le sens atypique attaché aux termes qu'il emploie.

Une autre raison encore, qui concerne cette fois non seulement l'écriture nietzschéenne, mais plus précisément aussi la question de ses effets de réception, rend nécessaire un tel travail d'éclaircissement. Si l'indépendance du penseur doit le conduire à penser et ainsi à écrire de manière nouvelle, il se doit aussi de mettre à distance le mauvais lecteur. « Tout bon livre est écrit pour un lecteur déterminé et ceux de son espèce, et c'est justement pourquoi il est mal vu de tous les autres lecteurs, la grande majorité : raison pour laquelle sa renommée est

1. *EH*, « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 1. Cf. *PBM*, § 4 ; *FP XI*, 35 [37].

2. *Essai d'Autocritique*, § 6. Cf. également *FP CIn III-IV*, 34 [20] : « Il faudrait <plutôt> établir cette règle : quelqu'un n'a le droit d'exprimer ses expériences intérieures que s'il sait *trouver sa propre langue* pour les exprimer. »

3. *GM*, Préface, § 4.

assise sur une base étroite, et ne peut s'édifier qu'avec lenteur. Le livre médiocre et mauvais l'est justement parce qu'il cherche à plaire et plaît en effet à beaucoup¹. » Nietzsche entend, de son aveu même, se rendre « incompréhensible » à l'égard de certains lecteurs² — à l'égard justement des lecteurs trop peu attentifs aux spécificités et à la nouveauté de ses usages linguistiques, dont il les prévient pourtant³. C'est en ce sens que Zarathoustra peut affirmer, en une formule propre à décourager le lexicologue le plus entreprenant : « Je veux avoir des clôtures autour de mes pensées et aussi autour de mes paroles : pour que les porcs et les dilettantes ne fassent pas irruption dans mon jardin⁴. »

En conséquence, le style de l'écriture nietzschéenne répond également à une volonté de sélectionner le lecteur, et pour cela, de le mettre constamment à l'épreuve : d'où le caractère déroutant du texte, souvent trompeur, et d'autant plus trompeur à vrai dire que ses difficultés se trouvent généralement masquées par une apparente simplicité ; la technicité conceptuelle, le sens atypique et précis de tel ou tel terme, sont en règle générale dissimulés sous une utilisation de la langue qui peut sembler, extérieurement, parfaitement usuelle. Et l'on comprend mieux encore dans ces conditions pourquoi l'analyse patiente du langage nietzschéen constitue un préalable à tout accès au contenu de sa réflexion.

Si l'on restreint l'examen de cette entreprise considérable qu'est la construction d'un nouveau langage au seul champ du vocabulaire, trois traits essentiels caractérisent d'emblée l'originalité du lexique nietzschéen : une première source de difficultés de lecture, la plus importante peut-être, tient, comme cela vient d'être mentionné, à ce que ce lexique n'apparaît pas d'emblée au lecteur comme inhabituel et inconnu. Nietzsche reprend en abondance des termes philosophiques anciens (vérité, âme, liberté, volonté, connaissance, *amor fati*...) — mais c'est pour les vider de leur signification classique et leur assigner un sens repensé. Dès lors ce n'est pas tant à un risque d'*incompréhension*

1. *HTH II*, « Opinions et sentences mêlées », § 158. Cf. *PBM*, § 30.

2. Cf. *GS*, § 371.

3. Voir par exemple *GM*, Préface, § 8.

4. *APZ*, III, « Des trois maux », § 2.

que se trouve confronté le lecteur, qu'à un risque de *mécompréhension*¹, précisément dans la mesure où des termes qui lui sont bien connus signifient toutefois ici quelque chose de nouveau : la « fausseté » par exemple ne sera plus tenue par Nietzsche pour « une objection contre un jugement » ; en cela assurément son « nouveau langage rend le son le plus étrange² », et ne peut dans un premier temps que semer la confusion dans l'esprit du lecteur. Celui-ci ne doit pas croire que parce que « les paroles demeurent », il en va nécessairement « de même pour les concepts qu'elles désignent³ ». Aussi un lexique ne peut-il, dans le cas de Nietzsche, s'appuyer ni sur la seule signification commune des termes envisagés, ni sur une étude de l'évolution sémantique offerte par une histoire du vocabulaire, puisque la réappropriation nietzschéenne de la langue le conduit à modifier la première, et à dépasser aussi bien la seconde. Aux antipodes d'un dictionnaire classique, un dictionnaire de la langue que parle et écrit Nietzsche doit se concevoir comme le relevé d'un usage original, inhabituel, des mots et des notions.

En outre, les éléments constitutifs du nouveau langage ne sont pas seulement des mots isolés, parmi lesquels on compte également un certain nombre de néologismes (bon-cœurisation, monotono-théisme, médi-cynisme, moraline, fatalisme, Rhinoxéra...), mais aussi, en abondance, des formules et des périphrases, construites sans doute à partir de termes préexistants (volonté de puissance, moralité des mœurs, sens historique, pathos de la distance, idées modernes...), mais qui constituent cependant pour la plupart d'entre elles des créations originales dont le sens précis ne va nullement de soi.

Enfin, on ne saurait trop souligner l'importance de l'usage surabondant de signes nuançant constamment l'usage des termes : indications typographiques (guillemets, italiques, etc.), mais aussi recours à des mots étrangers, notamment français (« ressentiment », « décadence », « nuance », « amour-passion », « esprit », « noblesse », « niaiserie »,

1. Cf. *FP XII*, 1 [182] : « Il me paraît préférable d'être mal compris plutôt qu'incompris : il y a quelque chose d'offensant à être compris. Être compris ? Vous savez bien ce que cela signifie ? — *Comprendre c'est égaler**. / Il est plus flatteur d'être mal compris qu'incompris : devant l'incompréhensible on reste froid, et la froideur offense. »

2. *PBM*, § 4.

3. *FP XII*, 1 [98].

« laisser-aller », etc.), latins (*vetitum, species, homines religiosi, amor fati, vis inertiae...*), grecs (*polutropoi, agôn, ephexis...*), moins fréquemment italiens (*virtù, morbidezza, vendetta, delicatezza, da capo...*), anglais (*cant, mimicry, training...*), espagnols (*nada...*), voire sanskrits¹. Ces procédés ne relèvent en rien de l'ornementation ou de la préciosité. Ils font sens philosophiquement : ils attirent l'attention sur les limites expressives du langage ordinaire. On prêtera ainsi attention au fait qu'un même mot, selon qu'il est utilisé avec ou sans guillemets, peut désigner alternativement deux situations parfaitement opposées. L'un des cas les plus caractéristiques dans le corpus nietzschéen est celui du jeu sur les termes de *Cultur* et de « *Cultur* » ; ainsi encore du mot « donné », spécifié, au début du paragraphe 36 de *Par-delà bien et mal*, par des guillemets qui récusent la valeur ordinaire, objectiviste, du terme, afin de suggérer un enjeu nouveau sur une base analogique. À quoi il faut ajouter que Nietzsche ne s'impose toutefois pas de manière systématique de signaler charitablement les usages décalés par l'adjonction de signes typographiques : sans guillemets, le mot de « volonté » pourra ainsi renvoyer sous sa plume aussi bien à la faculté de l'esprit, que défendent nombre de métaphysiciens rationalistes et que lui-même récuse, qu'à la notion de groupement pulsionnel hiérarchisé qui constitue le sens spécifiquement nietzschéen attaché à ce terme. Ce trait d'écriture caractéristique du nouveau langage nietzschéen, on le comprend, contrarie l'usage d'un dictionnaire, si minutieuses qu'en soient les définitions. Seule l'étude attentive du contexte permet dans ce cas de lever les ambiguïtés lexicales.

Le caractère atypique des usages linguistiques qui sont ceux de Nietzsche a ainsi pour conséquence de modifier la nature du travail définitionnel qui doit être accompli par le lecteur ou le commentateur du philosophe. Ce dernier, d'ailleurs, n'est pas sans accomplir lui-même assez fréquemment, aussi bien dans ses textes posthumes que dans ses ouvrages publiés, un tel travail de définition quant au(x) sens des notions mises en jeu par les différents modes de désignation auxquels il recourt. Il ne suffit cependant pas d'en établir le relevé scrupuleux pour obtenir un instrument fiable, apte à indiquer le sens exact des termes qu'il choisit d'employer. Et ce tout d'abord parce qu'il faut préciser que, si

1. Voir par exemple *PBM*, § 27.

le philosophe compose de la sorte son propre dictionnaire, ce travail définitionnel change lui-même de nature du fait de la mutation qu'enregistre l'activité philosophique.

Au sein de la pensée nietzschéenne de l'interprétation, qui disqualifie tout à la fois l'idée d'une « réalité en soi » et d'une connaissance « objective » de celle-ci, le mot ne peut plus s'entendre comme désignation d'une chose ou d'une réalité existant en soi. Nietzsche nous met au contraire régulièrement en garde contre cette tendance naïve, qui consiste à penser qu'à tout mot « correspond nécessairement quelque chose, par exemple l'âme, Dieu, la volonté, le destin, etc.¹ », et à croire plus précisément encore qu'une unité sémantique dénote nécessairement une unité réelle. Il faut reconnaître au contraire qu'un mot ne garantit jamais ni l'existence, ni l'unité de la « chose² ». Ainsi par exemple du mot « volonté » : « Le vouloir me semble avant tout quelque chose de *compliqué*, quelque chose qui n'a d'unité que verbale, — et c'est justement l'unité du mot qui abrite le préjugé du peuple qui a vaincu la prudence, perpétuellement bien mince, des philosophes³ » ; ainsi de la compassion : « Avec quelle lourdeur la langue, armée de son unique mot, se jette sur un être aussi polyphonique⁴ ! » ; ainsi encore du sentiment moral ou religieux : « [...] On parle de sentiment moral, de sentiment religieux, comme s'il s'agissait d'authentiques unités : ce sont en vérité des fleuves avec des centaines de sources et d'affluents⁵. » Mais si cela implique qu'il faut selon Nietzsche se montrer extrêmement prudent quant à la manipulation des mots, il faut en retour, et *a fortiori*, que le lecteur considère avec précaution l'usage qu'en fait Nietzsche lui-même. L'usage des termes ne peut plus obéir chez lui à une fonction de dénotation univoque, ce qui doit déterminer la nature de la tâche que représente dans son cas la constitution d'un dictionnaire. *Le mot est désormais le signe d'un problème, et non l'étiquette d'une chose — l'indice d'une énigme qui appelle un travail d'interprétation.*

1. *FP HTH I*, 23 [163]

2. Cf. *HTH I*, § 14.

3. *PBM*, § 19.

4. *A*, § 133.

5. *HTH I*, § 14.